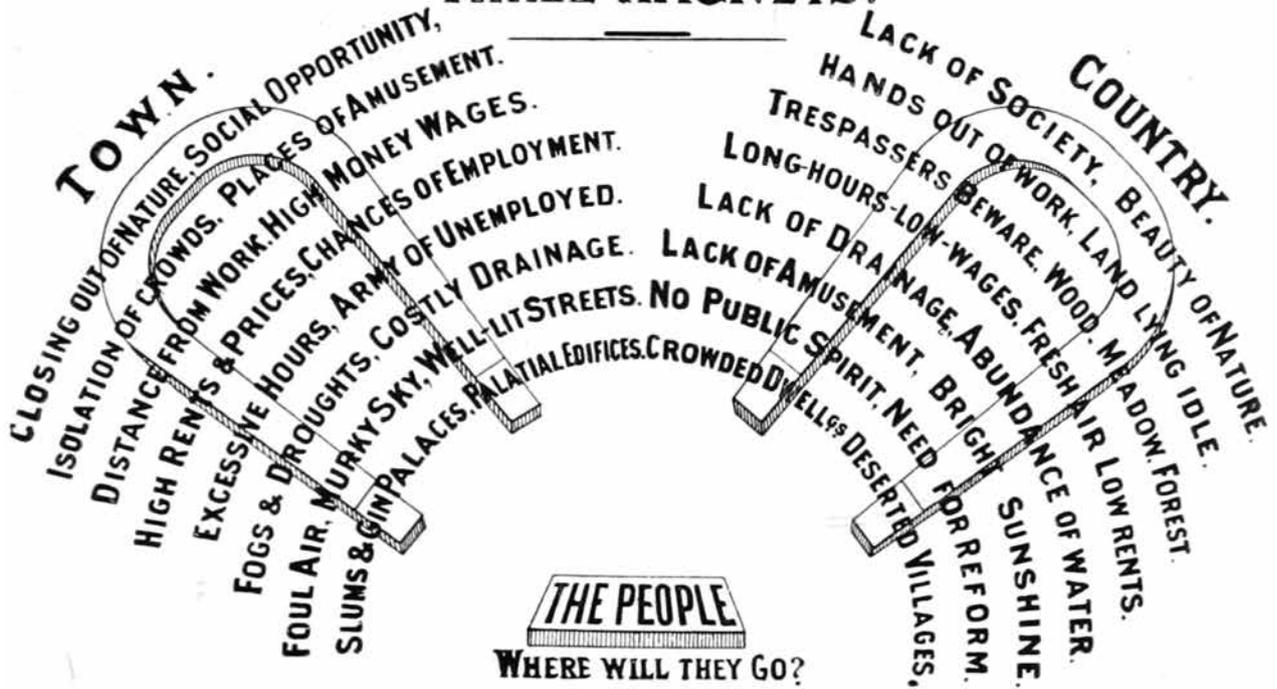


THE THREE MAGNETS.

Nº 1.



La garden city

Un réservoir de références à réinventer

Gilles Novarina
Stéphane Sadoux

La notion de modèle architectural et urbanistique est, depuis près d'un demi-siècle, l'objet de débats et de controverses au sein des communautés professionnelles que constituent les architectes et les urbanistes. L'idée d'une « ville standardisée » fondée sur la diffusion, par des acteurs en situation de domination à un moment historique donné, d'un « modèle urbain » préexistant renvoie à une définition relativement figée du modèle.

Une utilisation courante du terme, notamment dans le champ des arts plastiques, renvoie à l'idée de l'existence d'un original qu'il convient de reproduire le plus scrupuleusement possible. Associée à l'idée de ville standardisée, la notion de modèle urbain renvoie bien à l'idée d'un original – ou mieux encore d'un prototype – suffisamment formalisé pour déboucher sur l'édiction de normes techniques et de règles juridiques qui peuvent être appliquées quels que soient les contextes territoriaux dans lesquels s'insèrent les projets d'aménagement ou de construction.

La théorie des typologies constructives permet de dépasser cette approche. Carlo Aymonino reprend la distinction établie par Quatremère de Quincy dans son *Dictionnaire d'architecture* (1788-1825), selon laquelle si le modèle est un objet qu'il convient de reproduire tel quel, le type est une sorte de « germe préexistant » à partir duquel les créateurs peuvent concevoir des objets qui ne se ressemblent pas nécessairement. Ce germe préexistant est composé de propriétés, de principes d'organisation interne et de relations au contexte, sur lesquels architectes et urbanistes peuvent s'appuyer pour fabriquer les tissus urbains (Aymonino, 2000 [1971], pp. 65-82). L'on peut, pour des raisons de facilité, continuer à utiliser le terme de modèle, mais encore faut-il l'imaginer comme un ensemble organisé de références, de principes et de prescriptions, dont la mise en œuvre suppose des adaptations voire des réinterprétations. Le modèle urbain fonctionne alors comme une sorte de réservoir d'images

et de récits, dans lequel les acteurs de l'aménagement puisent pour légitimer leurs propositions.

Pour analyser le processus d'élaboration, puis de diffusion et de mise en œuvre des modèles urbanistiques, nous nous appuyons sur l'exemple de la cité-jardin, intéressant pour deux raisons. La cité-jardin constitue, avec le projet d'extension de Barcelone d'Ildefonso Cerdà (Novarina, 2008), un « modèle complet », puisqu'il a donné lieu à la publication des deux livres d'E. Howard et de R. Unwin, qui a débouché sur deux expérimentations avec la création de Letchworth et Welwyn. Il a fait l'objet d'une diffusion en Europe comme aux États-Unis ou au Brésil et suscite depuis quelques années un regain d'intérêt notamment en Angleterre.

La cité-jardin constitue une référence très fréquemment évoquée par les professionnels de l'urbanisme dans leurs projets, notamment aujourd'hui quand ils proposent des éco quartiers. Paradoxalement, la recherche en France s'est moins intéressée à ce modèle urbanistique qu'au grand ensemble par exemple. Les travaux sur la cité-jardin prennent place dans un champ de recherche plus large qui s'intéresse à l'histoire du logement ouvrier et des banlieues. S. Magri et C. Topalov, dans un article ancien (1987), mettent par exemple l'accent sur la dimension utopique du projet d'E. Howard.

La création de communautés autosuffisantes, implantées à distance des grandes métropoles, constitue une idée peu adaptée à la résolution des problèmes de logement des classes populaires, une idée que les réformateurs sociaux ont rapidement écartée. Un tel constat est repris par bon nombre des recherches qui portent sur les cités-jardins de la banlieue parisienne (...). Si leur fondateur, Henri Sellier, maire de Suresnes et président de l'Office HBM du département de la Seine, se refuse à

construire des cités-jardin¹ au sens de « villes complètes », il garde de l'expérience de Letchworth le souci d'établir, pour ses « banlieues-jardins² », un tracé du plan qui tienne compte du contexte territorial (régime des eaux, histoire des groupements préexistants, liaisons avec les agglomérations voisines...).

La cité-jardin d'E. Howard constitue ainsi non seulement une référence explicite pour les réalisations de l'Office HBM du département de la Seine, au premier rang desquelles Suresnes, mais aussi pour les *siedlungen* conçues comme des noyaux satellites de la ville-centre dans le cadre du plan directeur (1924-1930), mis au point par Ernst May, un architecte qui adhère par la suite au Mouvement moderne et qui substitue pour partie au moins des rangées d'immeubles collectifs aux maisons en bande (Quiring, 2011).

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, la cité-jardin constitue donc déjà une source très diversifiée de références et ce processus se poursuit aujourd'hui. Cet article revient sur les principes et références édictés par Howard (1898) dans son ouvrage, pour voir ensuite l'usage qui en est fait par B. Parker et R. Unwin, notamment à Letchworth. Nous nous intéresserons enfin à la circulation et à la réinterprétation de tout ou partie de ces principes et références en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Nous nous limiterons volontairement aux dimensions spatiales et morphologiques, les autres, notamment celles liées à la gestion du foncier, ayant été traitées dans d'autres publications³.

Les diagrammes d'Ebenezer Howard

La publication en 1898 de *To-morrow: a peacefull path to real reform*, réédité en 1902 sous le titre *Garden cities of tomorrow*, constitue le point de départ d'une aventure qui a pour cadre dans un premier temps l'Angleterre du début de XX^e siècle, et dans un second temps l'ensemble du monde occidental. Cet ouvrage est ponctué de diagrammes qui permettent de comprendre et de communiquer l'essence de la cité-jardin (Sadoux, 2015a) vue par ce sténographe, actif dans différents groupes se réclamant de l'anarchisme comme du socialisme réformiste.

Les trois aimants

Howard analyse tout d'abord les avantages et les difficultés que rencontrent les populations qui vivent dans

les campagnes comme dans les grandes villes. Si la ville offre des opportunités nombreuses de travail et compte de multiples services, elle se traduit par une dégradation des conditions de vie des classes populaires ; la campagne permet une vie en harmonie avec la nature et une jouissance des ressources naturelles, mais conduit à l'isolement social et au manque d'emplois. La cité-jardin est alors présentée comme répondant à une volonté de dépasser l'opposition ville-campagne pour offrir, dans une nouvelle forme d'établissement humain, des opportunités renforcées d'emploi et de vie sociale, des conditions de logement adaptées aux revenus des habitants, un contact avec la nature et une absence de pollution de l'air et de l'eau.

La cité-jardin : une ville satellite

Howard est le premier théoricien à proposer un schéma d'aménagement du territoire régional. Il souhaite stopper l'étalement urbain grâce à la création d'une ceinture verte autour de la ville-centre et de villes satellites, reliées par une voie de chemin de fer et un canal. La cité-jardin doit avoir une superficie de 6 000 acres⁴ et une population de 32 000 habitants. Elle est divisée entre une ceinture verte de 5 000 acres et un secteur urbanisé de 1 000 acres. Elle ne constitue non pas un simple quartier de banlieue, mais une ville à part entière qui accueille équipements, services et postes de travail. Ce souci de mesurer de manière précise les surfaces affectées aux différentes composantes de la cité-jardin traduit une volonté de recherche des équilibres entre ville et nature, entre nombre d'habitants et d'emplois, entre logements, commerces et services.

La nature au cœur de l'organisation urbaine

Les espaces de nature jouent un rôle-clé dans la structuration de la cité-jardin entourée d'une ceinture verte à la fonction nourricière et récréative. La cité-jardin accueille en effet en son sein toute une gamme d'espaces verts, notamment un parc central de 67 hectares, où se regroupent les équipements et services communaux et une grande avenue plantée ou *parkway*, qui accueille les équipements de proximité des différents quartiers péri-centraux qui composent la cité-jardin. De plus chaque habitation a accès à un jardin privatif.

Le découpage en *wards*

La cité-jardin est parcourue par une série de boulevards qui convergent vers le centre. Ces boulevards découpent le territoire urbanisé en six secteurs de même surface, secteurs appelés *wards*. Chacun de ces *wards* compte 5 000 habitants et accueille, en son cœur, une école, des équipements sportifs et un lieu de culte. Howard préfigure là une réflexion qui est reprise dans les années 1940 aux

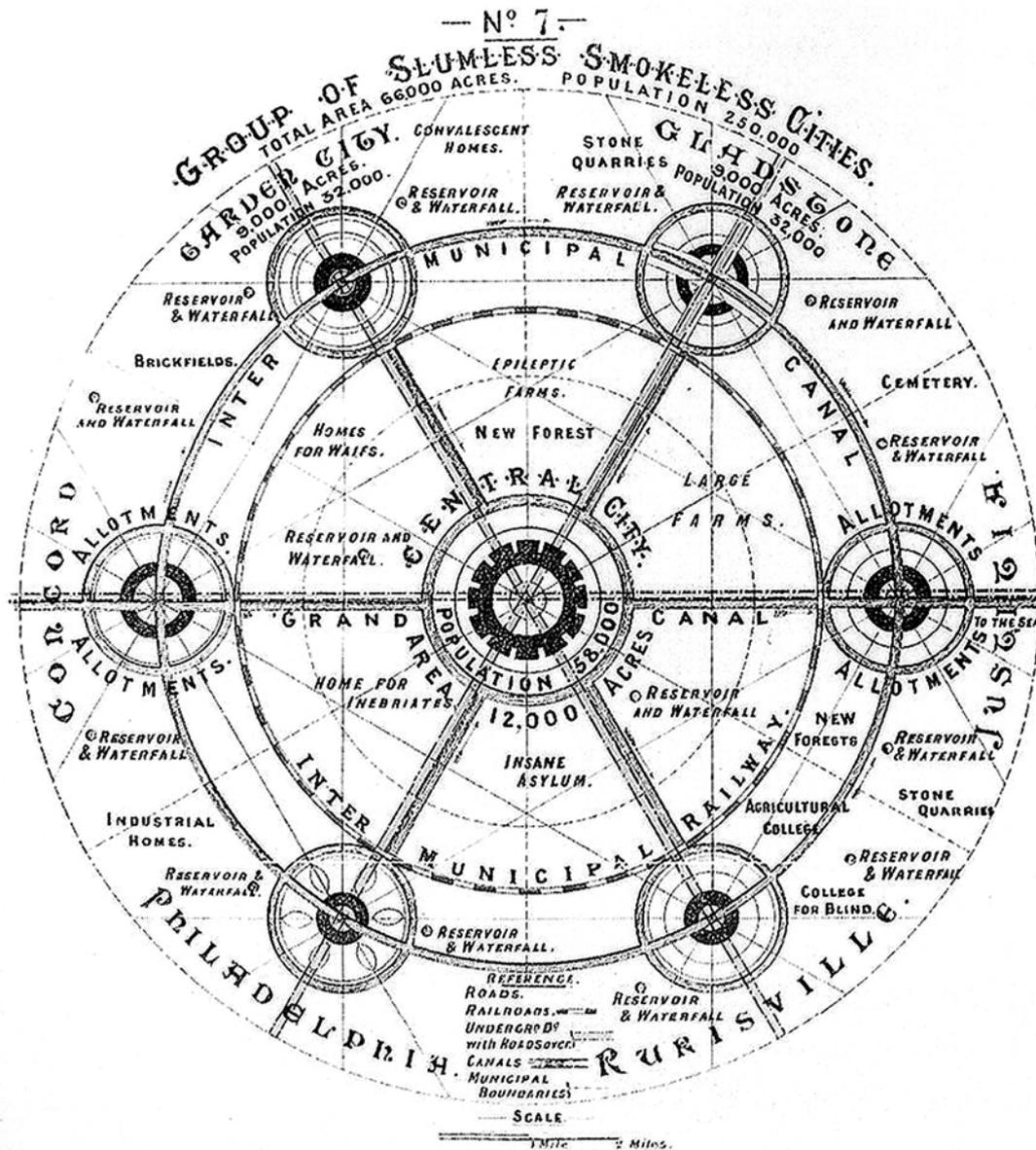
1. La différence dans l'orthographe est significative. Le terme de *garden-city* (traduit par cité-jardin) transcrit l'idée d'une ville structurée par la nature, alors que le terme de cité-jardins employé par Henri Sellier fait référence à des ensembles urbains où chaque logement a accès à un jardin.

2. H. Sellier, *Habitations à Bon Marché du Département de la Seine*, 1922, cité par Roze, 1978, p. 17.

3. Voir notamment Sadoux *et al.*, 2017.

4. 1 acre = 0,405 hectare.

Figure 2. Groups of slumless smokeless cities



THE TOWN AND COUNTRY PLANNING ASSOCIATION

États-Unis par Clarence Perry sous le nom de *neighborhood unit* et voit dans les équipements publics le support de la vie sociale.

Letchworth et ses architectes

Howard ne s'est toutefois pas cantonné à la production d'un modèle théorique. Quelques années après la publication de son livre, il crée en 1902 la *Garden City Pioneer Company*, qui se porte acquéreuse des terrains nécessaires à la réalisation de la première cité-jardin, Letchworth (1903), dont la construction est assurée par l'entreprise *First Garden City Ltd.*, également fondée par Howard. Et c'est bien là ce qui distingue la cité-jardin des utopies urbaines qui l'ont précédée et qui, au mieux, se sont limitées à la réalisation de quelques unités de logements.

Production théorique et expérimentation sont indissociables chez Howard, tant et si bien qu'il est difficile de séparer le modèle originel des premières réalisations.

Dans l'aventure de Letchworth, Howard n'est plus seul, il s'appuie sur deux architectes : Barry Parker et Raymond Unwin. Ce dernier joue dès lors un rôle de premier plan, souligné par le fondateur de la Société française des urbanistes, Léon Jaussely, dans sa préface à l'édition française de *L'Étude pratique des plans de villes* :

Ebenezer Howard était un littérateur et à la fois un grand idéaliste et un homme politique ; toutefois il devait avoir la grande fortune de rencontrer le technicien qui, s'enthousiasmant pour sa conception générale, sut du premier coup en comprendre la véritable portée et surtout en dégager la technique urbanistique qui devait matérialiser sa pensée (Unwin, 1981, p. VII).

Le plan de Letchworth ne reprend qu'une partie des principes édictées dans *To-morrow: a peaceful path to real reform* : le rapport entre les espaces naturels et les espaces urbanisés est de 1 à 3 à Letchworth, alors qu'il était de 1 à 6 dans les diagrammes de Howard, le parc central est réduit par rapport aux intentions initiales et le Crystal Palace est abandonné. Mais dans le même temps, Letchworth devient, à l'initiative d'Unwin, un lieu d'expérimentation de nouvelles formes urbaines et typologies constructives.

La prise en compte du contexte territorial

L'urbanisme des cités-jardin et des *garden-suburbs* a été qualifié de pittoresque car à la différence des tracés régulateurs de l'urbanisme classique (dont Haussmann et Cerdà sont les représentants les plus connus), il valoriserait les irrégularités. Unwin parle à ce propos d'urbanisme néogothique, expliquant que :

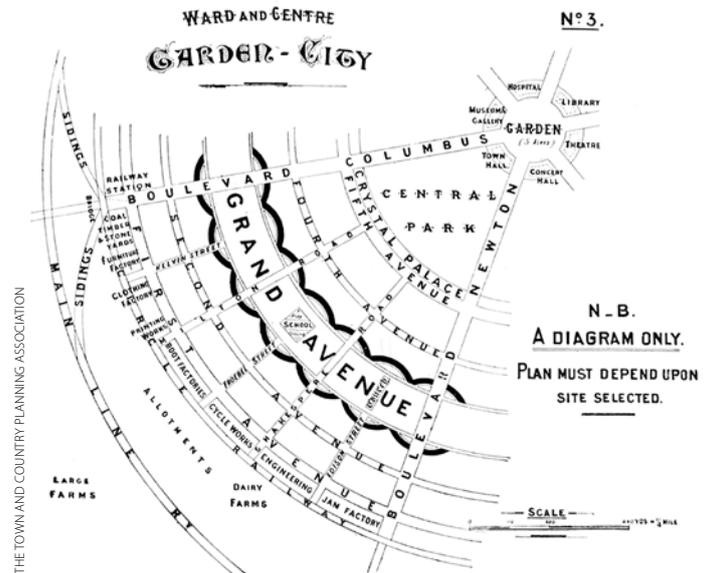
L'urbaniste doit savoir s'écarter de la régularité afin de tirer parti des caractères du site, mais il doit le faire avec décision et méthode. Il n'est pas besoin de tomber dans le désordre ; c'est l'arrangement sans aucun principe, par quoi l'on voit se manifester une réaction irraisonnée contre la régularité du dessin, qui choque le sentiment de l'ordre inné à chacun, sans satisfaire à aucune des exigences imposées par l'emplacement⁵.

Une filiation existe entre cette approche et l'étude par Camillo Sitte des places de la ville historique. L'irrégularité ne peut être pratiquée que si elle rend compte des spécificités géographiques du site (courbes de niveaux, réseau hydrographique) ou de son histoire (tracés viaires, découpages parcellaires, morphologies bâties). Ici transparaissent les prémices d'un urbanisme qui considère la ville comme un organisme humain, qu'il convient de ménager, urbanisme qui trouve quelques dizaines d'années plus tard des défenseurs parmi les fondateurs de l'Institut d'urbanisme de Paris (Marcel Poëte, Gaston Bardet, Pierre Lavedan, Henri Sellier, Léon Jaussely), et connaît son point d'aboutissement avec la méthode typomorphologique, mise au point à partir des années 1960 par les architectes italiens Saverio Muratori, Aldo Rossi et Carlo Aymonino.

Une typologie privilégiée : la maison en bande

Si Howard souligne la nécessité d'accorder à chaque ménage une habitation indépendante et se penche sur le découpage parcellaire permettant la réalisation de maisons, c'est à Unwin qu'il revient d'avoir mis au point les typologies bâties spécifiques de la cité-jardin. S'inspirant de l'habitat rural et plus particulièrement des cottages, il propose la réalisation de maisons unifamiliales soit isolées, soit groupées en bande. La pratique, très retenue, des retraits par rapport à l'alignement, permet de marquer les croisements ou au contraire de les effacer de manière à créer des placettes qui deviennent des lieux de sociabilité

Figure 3. Organisation de la cité-jardin



de proximité. Tout l'art d'Unwin est contenu dans cette attention aux détails qui fait la qualité de l'urbanisme.

Une forme urbaine de base : le *close*

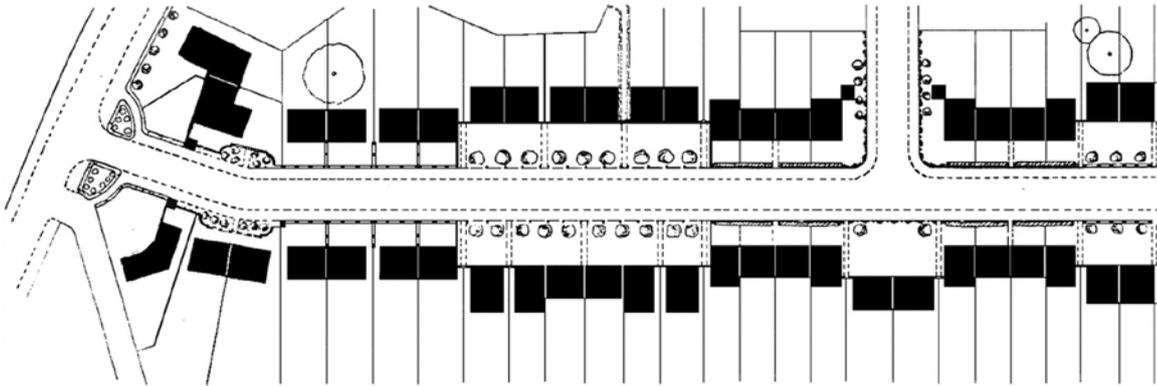
Unwin consacre une partie de sa réflexion aux modes de groupements des habitations. Soucieux d'hygiène publique, il réfléchit aux modalités d'éloignement des maisons de voies de circulation principale et reprend à son compte l'organisation des squares londoniens. Les maisons le plus souvent jumelées sont desservies par une voie secondaire en forme de U qui contournent un espace central, occupé par une pelouse, des terrains de sports ou un jardin collectif. À l'arrière de ces maisons sont aménagés des jardins privés. Unwin propose toute une gamme de closes qui prennent des formes diverses selon la profondeur des terrains et qui accueillent des équipements collectifs de nature différente.

Quand la cité-jardin traverse l'Atlantique

Le refus de Howard de séparer la théorie de sa mise en œuvre conduit à voir dans la cité-jardin un ensemble sinon disparate, du moins diversifié. Si l'on s'en tient simplement aux diagrammes de Howard, la cité-jardin est un ensemble de villes satellites, séparées de la ville centre par une ceinture verte, reliées par un réseau de transports publics et dont l'aménagement des *wards* est esquissé. La réflexion ne s'arrête pas pour autant à l'organisation du territoire régional, elle s'intéresse aussi à la préservation de l'environnement agricole, à l'implantation des équipements dans les quartiers qui composent la ville, aux conditions d'une vie sociale épanouie, à la mise en place d'une gouvernance communautaire et au financement des services à la population grâce à un mécanisme ingénieux

5. Unwin, 1981, p. 302.

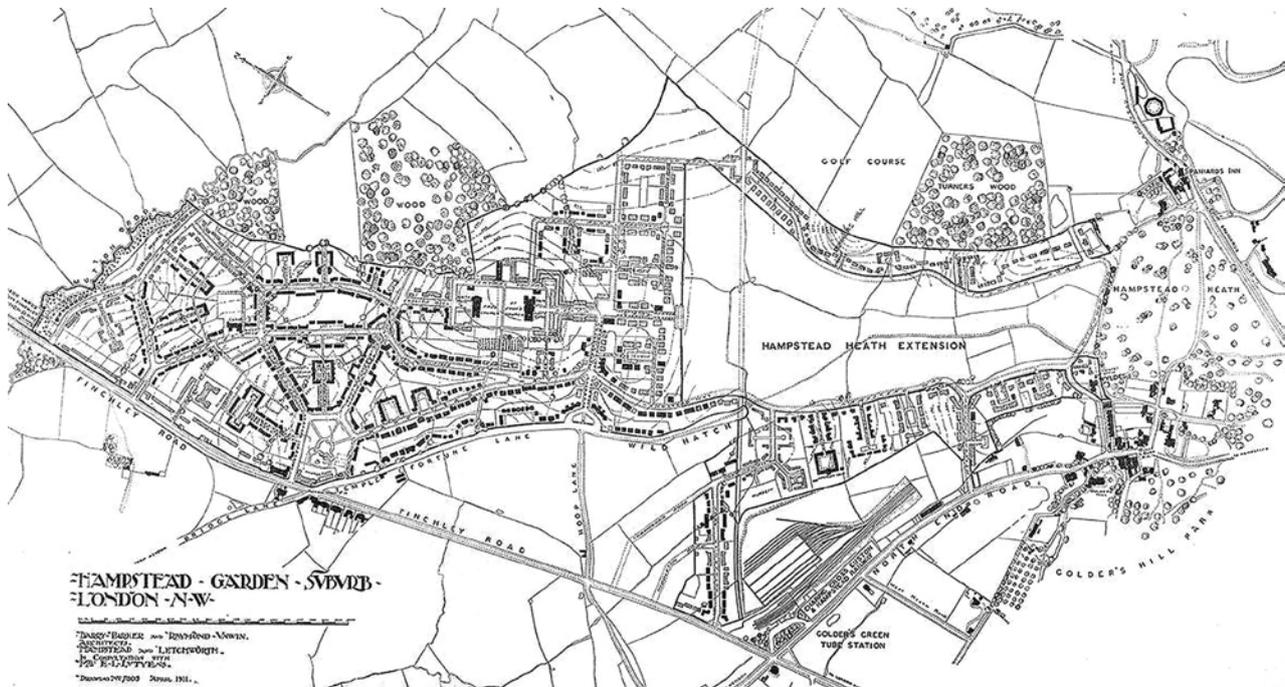
Figure 4. Implantation des cottages à Hampstead Garden Suburb



GILLES NOVARINA (D'APRÈS UNWIN, 1961)

Faubourg-jardin de Hampstead. Plan et vues d'une rue construite par la commission ecclésiastique. Les figures 273 et 274 donnent les vues des maisons marquant l'entrée de la rue. On observera dans le plan les groupes de cottages se faisant vis-à-vis mis en retrait de l'alignement de manière à former la composition de petites places.

Figure 5. Le plan-masse de Hampstead Garden Suburb et ses closes.



THE GARDEN CITIES COLLECTION

de récupération des plus-values foncières. Si l'on prend en compte les travaux de Raymond Unwin, la réflexion ouvre sur la composition urbaine et architecturale et propose une alternative à l'urbanisme régulier qui a marqué en profondeur le développement des grandes villes européennes dans la deuxième moitié du XXI^e siècle.

La cité-jardin constitue donc un gisement inépuisable de références, dans lequel les urbanistes ne manquent pas de puiser tout au long du XX^e siècle, pour justifier le bien-fondé de projets de natures diverses. Cette diffusion du modèle est facilitée par la mise en place à l'échelle mondiale de nombreuses associations qui cherchent à promouvoir la cité-jardin. C'est à la circulation du modèle entre l'Angleterre, d'où il est originaire, et les États-Unis, où il a largement été mobilisé, que nous nous intéressons ici. En Grande-Bretagne, la Garden City Association, fondée par Howard en 1899, est devenue depuis la Town Country Planning Association, aujourd'hui un des principaux acteurs du débat contemporain sur l'urbanisme. La cité-jardin est, dès le début du XX^e siècle, diffusée aux États-Unis, où est fondée la Garden City Association of America en 1906, par Howard lui-même, avec un groupe de financiers et d'hommes d'église. L'objectif de cette association n'est pas de concevoir et de réaliser de nouveaux établissements humains, mais de conseiller des industriels souhaitant construire des *model towns*, afin que ces réalisations s'appuient sur les principes de Howard.

Forest Hills Gardens : une *garden suburb* américaine

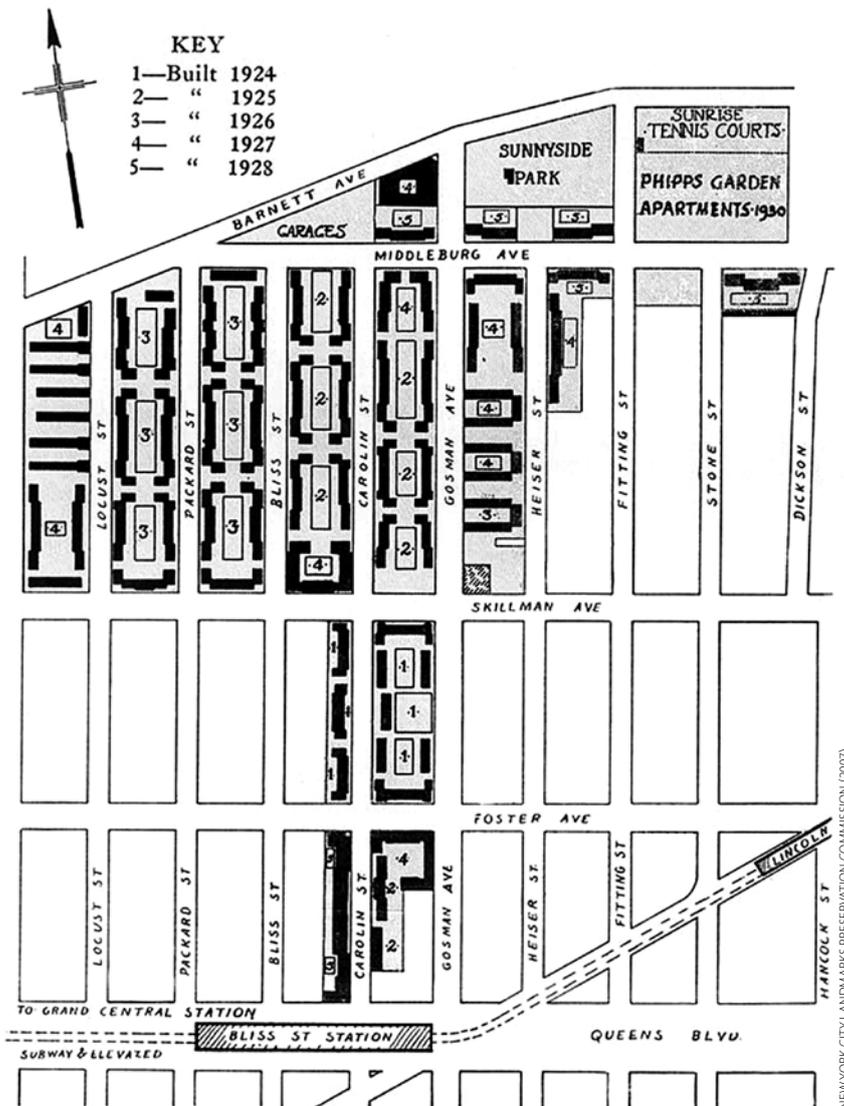
L'une des premières réalisations est Forest Hill Gardens, conduite grâce aux financements de la Russell Sage Foundation, créée en 1907 et qui recrute en 1909 l'urbaniste et sociologue Clarence Perry pour mener une étude sur l'usage des équipements scolaires à des fins de loisirs. Au sein de cette organisation, Perry collabore avec Clarence Stein, Henry Wright, Lewis Mumford et Raymond Unwin (Lloyd Lawhon, 2009). En Grande-Bretagne, Howard a créé une association pour promouvoir son modèle puis des entreprises pour le mettre en œuvre. Il s'était en outre entouré d'architectes. Aux États-Unis, la Russell Sage Foundation procède d'une manière similaire, en créant la Sage Foundation Homes Company et en recrutant les frères Olmsted comme paysagistes et Grosvenor Atterbury comme architecte. De ce processus naît le plan de Forest Hill Gardens, un *garden suburb* dessiné en 1911 et non doté d'emplois, mais qui accueille de nombreux équipements (Russell Tylor, 1939). Les tracés organiques s'adaptent à la topographie et rappellent la structure de Hampstead Garden Suburb, dessiné par Unwin quelques années plus tôt. D'après Herbert (1963), Forest Hill Gardens illustre à la fois le désir d'améliorer les conditions de vie des populations de la ville industrielle et une volonté de proposer une alternative aux projets des promoteurs de l'époque.

L'un des intérêts de Forest Hill Gardens tient au fait que Clarence Perry y a vécu. C'est cette expérience de résident (1912-1944) qui, semble-t-il, a contribué à l'élaboration de sa théorie du *neighborhood unit* (Perry, 1929). Toutefois, l'influence semble concerner la forme urbaine et non la dimension politique ou sociale (Weiss, 1990). Lorsque Perry visite Forest Hills pour la première fois, il remarque notamment que l'importance de sa population est inférieure au seuil minimum lequel permet de faire fonctionner une école primaire. Il constate également que la surface d'espaces verts est supérieure à celle préconisée par les normes alors en vigueur. Il est critique à l'égard du plan de circulation qui ne permet pas d'éliminer le trafic de transit du fait des quatre voies pénétrantes qui découpent le site. Herbert souligne à juste titre que les travaux de Perry et de Howard partagent certains objectifs, notamment le découpage de la ville en sous-ensembles (*wards* ou *neighborhood units*), même si aucun document ne permet d'établir un lien entre les deux hommes.

Sunnyside Gardens : la confrontation à la grille new-yorkaise

Alors qu'en Angleterre se construit Welwyn, un autre promoteur, Alexander Bing, membre de la Regional Planning Association, fonde la City Housing Corporation dans le but d'expérimenter aux États-Unis certaines références issues des *garden cities* britanniques. Ce sont Stein et Wright, qui, en 1924, conçoivent Sunnyside Gardens dans le Queens. Cette réalisation s'insère dans un tissu très contraint, celui de la grille new-yorkaise. Il ne s'agit pas d'une *garden city* au sens où l'entendait Howard, avec des équipements et des emplois, mais d'un quartier résidentiel conçu pour 1 200 familles, dans lequel se juxtaposent 600 maisons en bande (en accession à la propriété) et de petits immeubles collectifs (dont les habitants sont regroupés en coopératives). Pour pouvoir offrir des logements à prix abordables, Stein et Wright s'adonnent à des exercices de composition architecturale et urbaine qui ne sont pas sans rappeler *Nothing Gained by Overcrowding* publié par Unwin en 1912 : il s'agit de travailler les regroupements de constructions afin de maximiser les surfaces d'espaces non bâtis tout en minimisant les infrastructures nécessaires. Maisons et immeubles sont regroupés autour de généreux espaces végétalisés, composés de jardins privés et de terrains engazonnés (*greensards*) partagés et traversés par des venelles piétonnes, bordées de platanes. Seuls 28 % de la surface du quartier sont bâtis (Stern *et al.*, 2013). Pour mener à bien un tel projet, Stein et Wright sont amenés à regrouper les îlots dont le découpage découle de la grille new-yorkaise. Sunnyside Gardens affiche ainsi une structuration en *superblocks*, une forme présente à Hampstead comme à Letchworth, et qui a déjà été expérimentée dans des réalisations antérieures aux premières *garden cities*, en particulier à Port Sunlight.

Stein explique qu'il s'est inspiré « de l'idée de la *garden city*, et de la création d'hommes qui nous ont inspirés ici

Figures 6 et 7. Colonial Court à Sunnyside Gardens, un exemple de *superblock*

dans nos travaux – travaux que nous avons toutefois menés à notre manière ou, plutôt, pour répondre à nos propres besoins » (« The Influence of Letchworth in America », 22 juin 1953, cité dans Parsons, 1998, p. 551). Stein raconte qu'il se rend en Angleterre avec Wright à l'époque à laquelle ils conçoivent Sunnyside Gardens, et qu'il rencontre Howard et Unwin. L'influence de ces derniers est forte sur la conception de Sunnyside, comme plus tard de Radburn, alors que ces deux réalisations mobilisent des formes urbaines différentes. À chaque projet, les références issues des cités-jardin sont réinterprétées. D'après Stein, le projet de Sunnyside était « une expérimentation, un voyage de découverte, une aventure » (Stein, 1957, p. 206). Les vastes cœurs d'îlots de la première phase sont redécoupés en quadrangles de taille plus réduite dans la seconde. Dans la troisième tranche, les espaces communs prennent la forme de « cours ouvertes sur les rues », afin « d'orienter

le moins de maisons possibles sur les bandes de maisons construites par les promoteurs aux alentours. La continuité du bâti sur trois faces confère un sentiment agréable d'*enclosure* [...] plus satisfaisante que les lignes discontinues de maisons individuelles typiques du cul de sac de Radburn » (Stein, 1957, p. 211).

Radburn ou l'avènement du cul-de-sac

Également conçue par Stein et Wright pour le compte d'Alexander Bing en 1928, Radburn, dans le New Jersey, est présentée comme une *garden city* américaine, mais son organisation spatiale et les éléments qui structurent son tissu sont loin d'être une réplique des réalisations britanniques. Pour comprendre les raisons qui sous-tendent la réinterprétation du modèle, il faut avant tout comprendre « l'idée de Radburn », qui vise à répondre à la question « comment vivre avec l'automobile ? » ou « malgré l'automobile ? ». Unwin lui-même affirme que cette réalisation « représente un grand pas pour l'urbanisme à l'âge de l'automobile » et qu'elle « pourrait bien s'avérer être la base de l'urbanisme à venir aux États-Unis et en Europe » (cité dans Hickman *et al.*, 2015, p. 444). Soulignons que Radburn est un *suburb* assumé et non une *garden city* telle que Howard la comprenait (Stein, 1949, p. 203), même si les architectes prévoient un site de 127 acres réservé à l'industrie.

Plusieurs éléments en structurent le tissu. Dans la lignée de Sunnyside, les *superblocks* remplacent les îlots traditionnels étroits et rectangulaires. Ici transparaît l'influence de la visite que Stein et Wright font de Hampstead, Letchworth et Welwyn, pour y étudier des exemples de closes (Stern, 2013). En leur cœur, des parcs forment la colonne vertébrale (*backbone*) du tissu. La trame viaire répond à deux principes : la hiérarchisation des voies et la

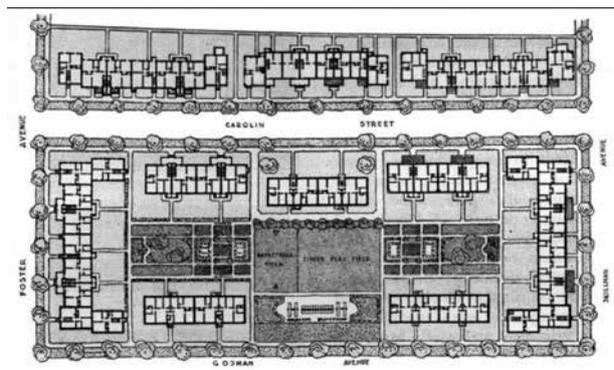


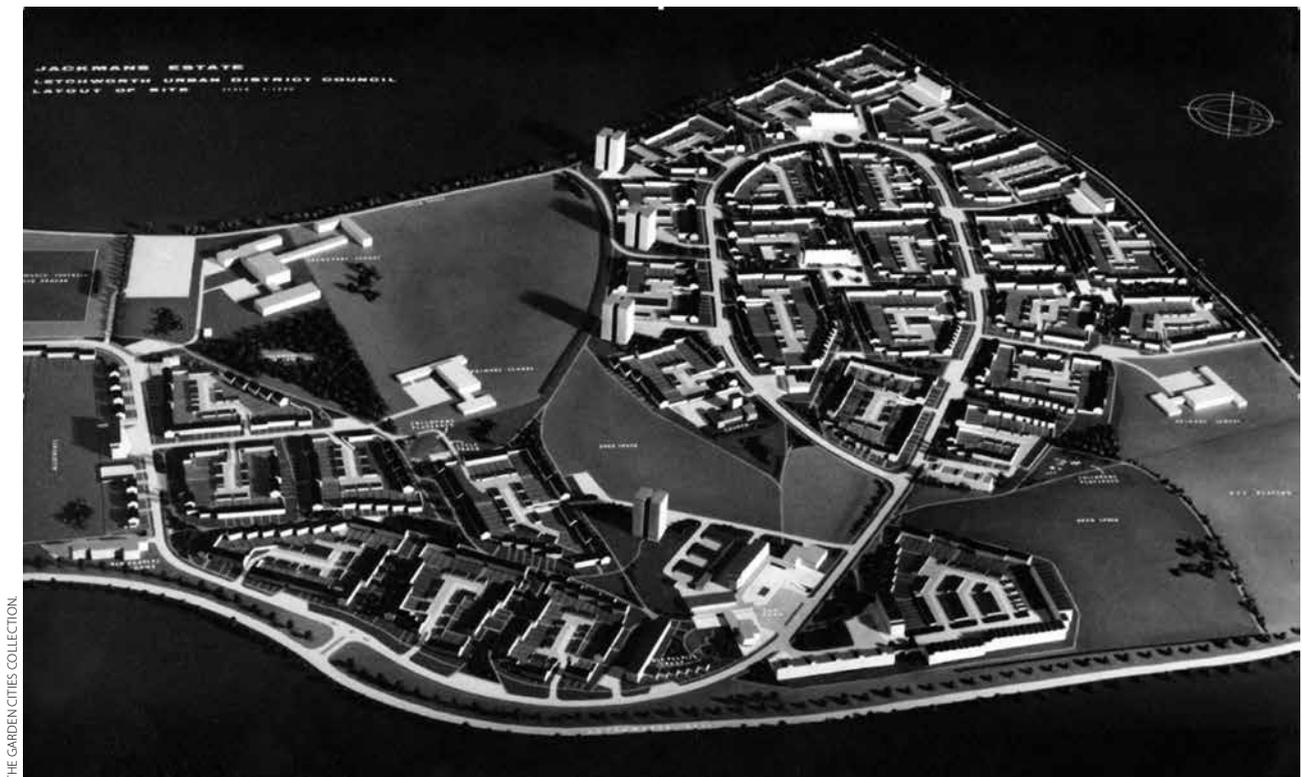
Figure 8. Les culs-de-sac de Radburn



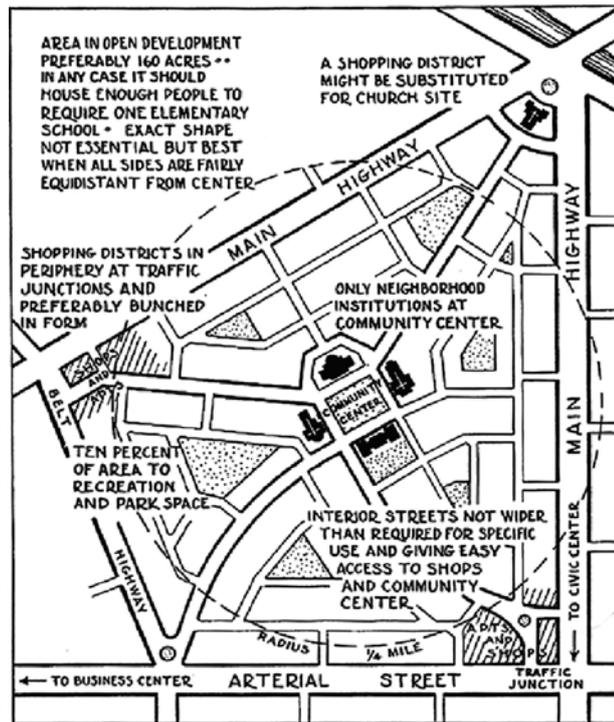
ségrégation des flux. Les *superblocks* de Radburn sont ceinturés de larges voies (18,3 m), irriguant des culs-de-sacs⁶ dont la longueur varie 91 à 122 mètres, pour une largeur de 9,20 m alors que le gabarit habituel d'une voie est à l'époque de 15 à 18 mètres. La partie carrossable est limitée à 5,5 m afin de libérer des bandes végétalisées de part et d'autre, créant des transitions avec les jardins. Les *greenways*, réservées aux piétons et aux cyclistes qui irriguent les *superblocks*, sont conçues comme des espaces de loisirs et de circulation. L'une des spécificités de Radburn concerne l'orientation des logements : les pièces de vie et les chambres sont tournées vers le cœur du *superblock*, tandis que la cuisine et les autres pièces de service donnent sur la rue. Les portes d'entrée des logements font face aux cœurs des *superblocks* et sont desservis par les *greenways*. Stein admet volontiers qu'aucune des composantes de Radburn n'était véritablement nouvelle. C'est la manière dont elles sont assemblées qui est novatrice.

Au début des années 1960, le modèle de Radburn, lui-même inspiré par les cités-jardin britanniques, est « exporté » en Grande-Bretagne, notamment à Letchworth. Un nouveau quartier comprend 1 557 logements, dont 957 maisons, 259 appartements, 178 maisonnettes et 155 logements pour personnes âgées. Comme à Radburn, les voies

Figure 9. Extension de Garden City d'après le modèle de Radburn



6. À l'instar des réalisations britanniques, l'organisation des logements autour de culs-de-sac vise, comme l'explicitait le Hampstead Garden Suburban Act de 1906, à permettre l'accès à un groupe de maisons. Ces voies ne sont pas conçues pour un trafic de transit.

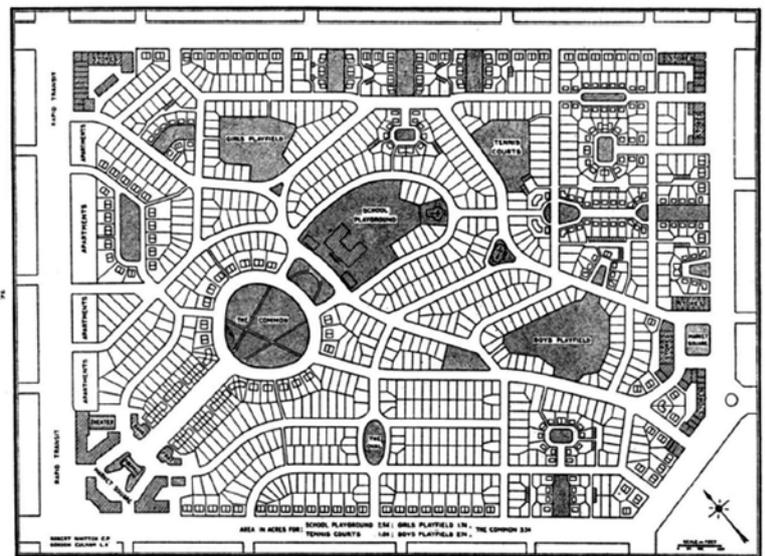
Figures 10 et 11. Le *neighborhood unit*

sont hiérarchisées et les flux font l'objet d'une séparation. Les maisons, en bandes, sont regroupées au sein de culs-de-sac. À l'arrière des logements, des jardins privatifs donnent sur des espaces verts communs, traversés par les sentiers piétons qui irriguent le quartier. Les équipements, notamment les groupes scolaires, sont localisés dans les parcs.

L'échelle du *neighborhood*

Les réflexions relatives à l'aménagement d'une échelle bien particulière, celle du *neighbourhood*, se poursuivent dans le cadre de l'élaboration d'un premier plan régional pour New York, publié en 1929 et produit sous la direction de Thomas Adams, un architecte écossais qui a travaillé avec Howard à Letchworth et Welwyn. C'est dans ce plan qu'est publié un texte de Perry, dans lequel il prône l'adaptation des *neighborhoods* à l'automobile qu'il considère comme destructrice, tout en soulignant qu'elle offre une raison de sérieusement s'atteler à la planification urbaine⁷. Le *neighborhood unit* proposé par Perry s'étend sur un quart de mile de rayon et est ceinturé par des artères routières. Il constitue, comme son nom le suggère, une « unité » relativement

7. Il paraît ici intéressant de relever qu'en 1922, Unwin séjourne une dizaine de jours à New York et donne une série de trois conférences au New York Regional Committee. Il a alors 57 ans et est directeur de la construction et de l'urbanisme pour le gouvernement britannique. Il affirme alors que la construction de nouvelles infrastructures de transport ne solutionnera pas les problèmes de congestion et que cette dernière fait partie intégrante de la vie urbaine, tout en suggérant de minimiser le nombre d'artères traversant les quartiers résidentiels.



autonome. Les équipements publics, en particulier l'école et les parcs, sont situés en son centre, tandis que les commerces sont localisés en bordure, le long des grandes artères. Les tracés des voies au sein du *neighborhood unit* visent à éviter le trafic de transit, rejeté sur les artères principales.

Les travaux de Perry d'une part, et de Stein et Wright d'autre part, affichent des similitudes et des différences. Tous considèrent que la population d'un *neighborhood* doit être celle qui permet de faire fonctionner une école primaire ; ils s'accordent également sur la nécessité de créer un espace sûr en évitant le trafic de transit ; enfin leurs travaux reflètent une volonté d'offrir de généreux espaces verts. La comparaison met toutefois en évidence certaines différences. En particulier, la distance maximale parcourue à pied est de 0,4 km chez Perry, le double à Radburn, conçue par Stein et Wright. De plus, Perry voyait ses *units* comme des entités à part entière, dont la juxtaposition créerait une ville. A contrario, les *neighborhoods* de Radburn se chevauchent et sont regroupés en *districts*.

L'échelle du *neighborhood* fait également, au cours des années 1920, l'objet de réflexions et de projets en Angleterre, en particulier à Wythenshawe, où Parker dessine un quartier résidentiel. Cette échelle de réflexion se poursuit après-guerre, en particulier à travers le County of London Plan produit par Abercrombie et Forshaw et dans les travaux du Reith Committee, auteur du *New Towns Final Report* publié en 1946. Une fois encore, la circulation du modèle engendre des cas de figure divers. À titre d'exemple, dans le modèle de Perry, les commerces sont placés en bordure du *neighborhood*, le long des grandes artères. Cette configuration est également retenue à Wythenshawe. En revanche, c'est au cœur des *neighborhoods* que les commerces sont placés dans les *new towns* anglaises de l'après-guerre. L'échelle du *neighborhood* change également : là où Perry préconisait 3 000 à 9 000 personnes, les *new towns* en proposent 10 000.

La résurgence de la cité-jardin dans le monde anglo-américain

Depuis quelques années, l'on assiste à un grand retour de la cité-jardin dans le monde anglo-américain. Aux États-Unis, ce regain d'intérêt est notamment illustré par la parution d'un important ouvrage, *Paradise Planned*, dans lequel Stern, Fishman et Tilove (2013) recensent et documentent plus de 800 exemples de réalisations à travers le monde. De l'autre côté de l'Atlantique, en Grande-Bretagne, la résurgence de ce modèle se traduit par la programmation de plusieurs nouveaux établissements humains présentés par les gouvernements successifs comme des *garden cities*, *garden towns* ou *garden villages*. La cité-jardin est ici mobilisée comme un modèle d'audace, susceptible de contribuer à trouver une issue à la crise du logement qui bat son plein depuis des décennies (Sadoux, 2015b).

Cependant, c'est incontestablement au Wolfson Economics Prize de 2014 que l'on doit une grande partie des travaux visant à réinterpréter ce modèle à la lumière des enjeux sociaux, économiques et environnementaux du XXI^e siècle. Organisé par le *think-tank* Policy Exchange et sponsorisé par Lord Wolfson, ce concours, dont le *Guardian* rappelait qu'il est le plus prestigieux dans le domaine de l'économie après le Nobel, propose en 2014 de projeter une cité jardin qui soit « visionnaire, viable et populaire ». Parmi les 165 candidatures, nous nous penchons ici sur celle des lauréats, les urbanistes David Rudlin et Nicholas Falk de l'agence Urbed, et sur celle des *new urbanists* américains Andres Duany, Emily Talen et Paul Roberts.

Un projet lauréat controversé ou l'application du modèle howardien à l'existant

Dans leur projet, Rudlin et Falk reprennent, en les réinterprétant, certains des éléments fondateurs de la vision howardienne. Pour restituer leur analyse des enjeux économiques, sociaux et environnementaux actuels, ils proposent une version contemporaine des trois aimants, dans laquelle l'opposition entre ville et campagne laisse la place à celle entre *inner city* et *suburbs*. La *garden city* est quant à elle remplacée par l'*urban neighborhood*.

Le projet de Rudlin et Falk comporte également un *snowflake plan*, très similaire au célèbre diagramme de Howard. Mais là où ce dernier proposait la construction de cités satellites hors la ville, tout l'intérêt de Rudlin et Falk tient à l'application sur des territoires déjà urbanisés du modèle théorique. Ce faisant, ils démontrent la capacité du modèle hérité du XIX^e siècle à mettre en œuvre la région urbaine polycentrique proposée par Howard en son temps, et par la même à permettre à des villes existantes de doubler leur population par un processus fondé sur la densification et l'extension. S'agirait-il ici d'une trahison de la pensée originelle ? Rudlin livre quelques éléments de réponse :

Nous n'avions pas prévu de répondre au concours car, comme nous le soulignons dans notre projet, nous ne sommes pas en accord avec les cités-jardin. Notre réponse avait pour but de contester l'idée de la cité-jardin comme établissement humain autonome. Nous avons donc proposé que les principes des cités-jardin soient mobilisés pour l'extension de zones déjà urbanisées afin de renforcer les villes existantes⁸.

Cette attitude, fondée sur l'idée selon laquelle il est aujourd'hui nécessaire de rompre avec la tradition de préservation des *green belts* mises en œuvre par le Greater London Plan élaboré par Patrick Abercrombie dans l'après-guerre, a naturellement suscité un certain émoi. L'influente organisation The Campaign to Protect Rural England a attaqué le projet en suggérant qu'il ne ferait que contribuer à l'étalement urbain, soulignant qu'il serait peu probable que les populations endossent la vision des lauréats du prix. De la même manière, certaines figures de proue de l'architecture et de l'urbanisme, en particulier Richard Rogers, ont vivement critiqué le projet qui, d'après eux, détourne l'attention du véritable enjeu – celui du renouvellement urbain. Pour Rudlin et Falk toutefois, il s'agit pourtant de proposer un véritable modèle polycentrique fondé sur une restructuration de l'existant. Interrogé sur les rapports qu'il entretient avec la Town and Country Planning Association, Rudlin confie :

J'ai toujours eu une attitude amicale à l'endroit de la TCPA ! J'admets que dans le passé il y a eu des tensions. Dans les années 1990, Urbed a beaucoup œuvré pour la régénération urbaine. À cette époque, certaines personnes au sein de la TCPA, en particulier Michael Breheny, considéraient les *garden cities* comme une alternative à la ville. Il a beaucoup publié pour montrer que les villes existantes ne pourraient jamais être réformées et que nous devrions construire des villes nouvelles et des *suburbs* fondés sur les principes des *garden cities* afin de permettre aux populations d'échapper à la ville. Le point bas de notre relation correspond à la publication de notre rapport *Tomorrow : A Peaceful Path to Urban Reform*⁹, qui les a indignés.

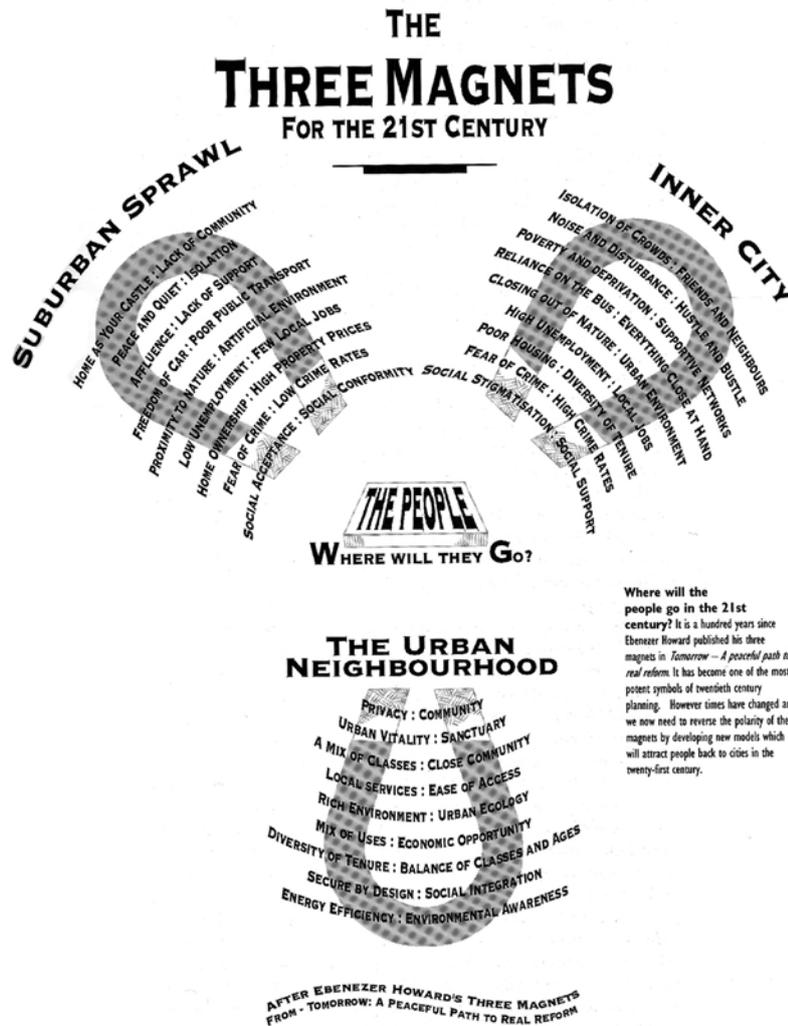
New urbanism et *garden cities*

Parmi les autres candidatures au concours Wolfson, celle des *new urbanists* américains Duany, Talen et Roberts mérite également attention, tant elle démontre la variété des réinterprétations de la cité-jardin. Ce projet, intitulé *A General Theory of Urbanism*, est fondé sur le *transect*, outil privilégié des *new urbanists*. Le continuum rural-urbain caractéristique du *transect* du *new urbanism* est dans le cadre du concours Wolfson empreint du vocabulaire howardien. Il met en évidence un spectre allant de *town* à *country*, en passant par le *town-country* qui n'est plus un entre-deux mais un espace à l'hybridité assumée : « un plan régional contemporain nécessite une déclinaison plus complète de types urbains que la dichotomie

8. Entretien avec David Rudlin (22 mai 2017).

9. Rapport rédigé par David Rudlin, publié en 1998 pour le compte de *Friends of the Earth*. *Tomorrow: The feasibility of accommodating 75% of new homes in urban areas a peaceful path to urban reform*.

Figure 12. Les trois aimants revus et corrigés



Where will the people go in the 21st century? It is a hundred years since Ebenezer Howard published his three magnets in *Tomorrow - A peaceful path to real reform*. It has become one of the most potent symbols of twentieth century planning. However times have changed and we now need to reverse the polarity of the magnets by developing new models which will attract people back to cities in the twenty-first century.

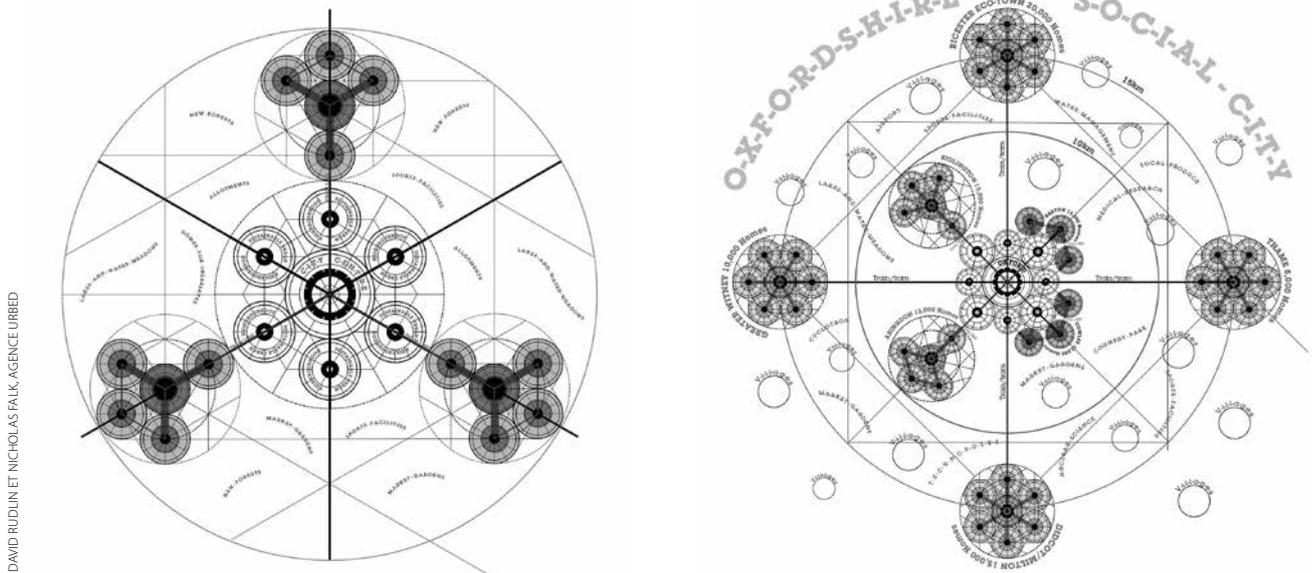
simpliste de *central city* et *garden city* de Howard » (Duany, Roberts et Talen, 2014, p. 17).

Le souci de ne pas répliquer des outils et modèles hérités du passé est ici évident : la proposition reflète une volonté d'expérimenter de nouvelles manières de représenter le territoire et d'y intervenir, fondées sur des outils et des modèles antérieurs, dont les limites au regard des réalités contemporaines sont utilisées comme levier de réinterprétation. Au sein du *transect* revisité, la zone urbaine prend ainsi la forme d'un ensemble de *garden neighborhoods* qui sont les seuls établissements humains à figurer dans la séquence « *town* » du *transect*. La seconde séquence, qui incarne le « *town-country* » accueille deux types d'établissements. Les premiers, qualifiés de *garden suburbs*, reprennent la terminologie introduite par Raymond Unwin en son temps. Leur représentation sur le transect démontre bien leur statut au sein de la hiérarchie urbaine régionale : alors que le modèle prôné

par Howard insistait sur la présence d'espaces naturels et agricoles entre chacune de ses *garden cities*, le *transect* proposé par Duany, Roberts et Talen prend acte de la dépendance des *suburbs* vis-à-vis de la ville centre et représente donc les *garden suburbs* comme jouxtant les *garden neighborhoods*. Le second type d'établissement de la séquence, qualifié de *garden town*, affiche un statut similaire que les *garden suburbs* dans la hiérarchie urbaine régionale : leurs tailles respectives sont identiques. Mais les *garden towns* sont clairement séparées des *garden suburbs* par un espace non construit, à l'image des cités satellites du modèle howardien. La dernière séquence du *transect*, qualifiée de « *country* », inclut pour sa part les zones agricoles et naturelles. Ce projet, qui témoigne d'une volonté de réinterpréter le modèle des *garden cities*, n'en démontre pas moins une posture fondée sur la prise en compte de l'existant : plutôt que de proposer un nouveau système urbain hors la ville historique à l'instar de Howard, la proposition prend acte de la réalité de la structure métropolitaine contemporaine. Les *suburbs* ne sont ainsi pas niés, mais intégrés au système régional proposé.

Interrogé sur les raisons qui l'ont incité à répondre au concours, Andres Duany explique qu'il était en Angleterre à cette époque et qu'il était « conscient de l'effervescence croissante » générée par la résurgence des cités-jardin. Quelle est donc l'influence du modèle britannique sur Andres Duany ? Il raconte que comme la plupart des architectes et urbanistes de sa génération, c'est à l'université qu'il a pour la première fois étudié les cités-jardin. Ce n'est que dans les années 2000 qu'il visite Letchworth, laquelle ne lui a pas laissé un souvenir mémorable : « Je me souviens d'un manque de caractère. J'arrivais directement de Londres et de ce fait, tout le reste semblait bien pauvre. » Néanmoins, il considère que, « même si l'histoire tient aujourd'hui une place moins importante dans les programmes pédagogiques, la cité-jardin ne peut pas être entièrement écartée ». Nous avons précédemment rappelé toute l'importance de l'expérience de Perry comme résident d'un quartier conçu dans la fibre des cités-jardin. À sa manière, la vie de Duany rappelle cette histoire.

Figures 13 et 14. Snowflake Plan et son adaptation à l'Oxfordshire



Lorsque je pense aux cités-jardin, je ne pense qu'aux trois anglaises – du moins lorsqu'il s'agit des premières car les autres n'étaient pas connues. Aujourd'hui bien sûr, avec l'ouvrage de Stern (*Paradise Planned*), nous savons qu'il y en a plus de 800, j'en ai donc sans doute vu sans le savoir. Dans les faits, j'ai vécu dans une cité-jardin pendant quarante ans, à Coral Gables, mais jusqu'à la parution du livre de Bob Stern je ne l'avais pas pensée comme une cité-jardin.

La relation que Duany entretient avec les cités-jardin anglaises relève donc d'un imaginaire. Il n'a pas de relations avec la Town and Country Planning Association, mais précise : « J'ai lu attentivement tous les ouvrages classiques et la plupart des figures de l'après-guerre me sont familières, comme si je les connaissais – notamment Purdom et Unwin. Il m'est difficile de voir la TCPA actuelle comme ayant érigé les cités-jardin. » Quels éléments Duany puise-t-il alors dans le réservoir de références que sont les cités-jardin ? Interrogé à ce propos, il répond :

Je ne sais pas quelles composantes des *garden cities* nous incluons dans nos plans, du moins en termes techniques. Cela tient probablement au fait que la cité-jardin est franchement « dans le style d'Unwin » de la même manière que tous les plans de Leon Krier sont « dans le style de Leon Krier » où qu'ils soient localisés : au nord, au sud, à l'est ou à l'ouest. Notre méthode est différente. Nous étudions la tradition urbaine existante tout aussi rigoureusement que nous étudions la tradition architecturale. Nos plans tendent donc à passer de l'une à l'autre et ne font pas consciemment allusion aux dispositifs de la cité-jardin. De plus, il existe aujourd'hui de nouveaux critères auxquels Unwin n'était pas obligé de répondre, tels que l'hydrologie, et l'attitude plutôt conservatrice dont les ingénieurs font preuve à l'égard des pentes. Pour ces deux raisons, les plans de cités-jardin que nous proposons sont différents de ceux d'Unwin. Mais il y a une autre dimension qui a véritablement changé. Les logements sont aujourd'hui bien plus grands que ceux d'Unwin et la densité est plus élevée. Les gens vivent dans des intérieurs plus vastes et des extérieurs plus réduits. Cela ne devrait pas être le cas, mais c'est la réalité¹⁰.

Les sociétés contemporaines, plus particulièrement les sociétés anglaise et américaine, peuvent être définies comme libérales (fondées sur la liberté politique) et libéristes (fondées sur le marché comme régulateur de l'économie). Elles peuvent donc être qualifiées de pluralistes, car elles voient s'opposer et dialoguer une diversité d'acteurs, dont les intérêts et les valeurs ne sont pas a priori convergents. Dans le champ de l'urbanisme, l'on voit mal comment des acteurs aussi différents que les mouvements de réforme sociale du début du XX^e siècle, les fondations, les investisseurs bancaires, les promoteurs immobiliers, les professionnels de l'architecture et de l'urbanisme (notamment ceux qui se réclament du *new urbanism*) pourraient partager une idéologie commune et donc s'associer pour imposer aux décideurs politiques et aux habitants un modèle urbanistique.

Le bref périple, dans un peu plus d'un siècle d'histoire de l'urbanisme dans les périphéries des grandes villes britanniques et nord-américaines que nous venons de parcourir montre que les modèles élaborés par les théoriciens de l'urbanisme constituent un réservoir diversifié de références, dans lequel les acteurs de l'aménagement urbain puisent pour élaborer des projets parfois différents. Le modèle de la cité-jardin apparaît dès l'origine doté d'une étonnante plasticité, ce qui l'éloigne de l'idée de communauté autosuffisante à laquelle certains analystes ont voulu l'assimiler. Le livre d'E. Howard, s'il pose les fondations du modèle, contient à la fois un schéma d'aménagement du territoire qui préfigure l'idée de villes nouvelles, satellites d'une grande métropole, un plan d'organisation urbaine dans lequel la nature joue un rôle central et un découpage de la cité en wards au sein desquels doit s'organiser la vie sociale de proximité. Cette

10. Entretien avec Andres Zuanzy (27 mai 2017).

richesse des références urbanistiques est renforcée par R. Unwin qui, à Letchworth comme à Hampstead, propose des tracés urbains qui tiennent compte des spécificités des contextes territoriaux. Par ailleurs, dès son origine, la cité-jardin fait l'objet de déclinaisons et de variations, dont témoigne par exemple la juxtaposition des termes de *garden city* et de *garden suburb*.

Au moment même où elle traverse la Manche, la cité-jardin fait l'objet de réinterprétations. Henri Sellier propose ainsi des cités-jardins qui s'apparentent plus aux *garden suburbs* qu'à la *garden-city*, et les *siedlungen* de Berlin et Francfort font une plus grande place au logement collectif qu'à la maison individuelle. À la même époque, aux États-Unis, promoteurs philanthropes et planners cherchent à adapter le modèle pour mieux l'intégrer à la grande métropole. Ils réinterprètent les règles de composition urbaine chères à R. Unwin, et amorcent une réflexion sur la *neighborhood unit*, enrichie à partir des années 1990 par le *New Urbanism*. Plus récemment, des urbanistes anglais et américains reprennent le schéma d'aménagement du territoire d'E. Howard dans

la perspective d'une restructuration des espaces du *sprawl* sous l'influence de la métropole londonienne. Autant d'illustrations de la manière dont des acteurs de l'aménagement urbain peuvent s'appuyer sur les références qui composent un modèle urbanistique pour construire leurs projets. Mais cette diversité des références composant le modèle ne signifie pas pour autant qu'elle permette de justifier n'importe quel type de projet, comme parfois le laissent envisager les usages publicitaires du terme de cité-jardin. L'emploi de ce vocable n'a de sens que s'il fait référence à un urbanisme qui cherche à mettre en valeur les spécificités des contextes territoriaux et s'il rend compte de la recherche d'un équilibre entre différentes typologies bâties, entre logements et emplois (au niveau de la *garden city*), entre logements, équipements et services (au niveau du *neighbourhood unit*). Aussi la volonté d'inscription dans la tradition de la cité-jardin ne doit pas masquer la capacité d'invention des urbanistes lorsque par exemple ils proposent une application du modèle à la requalification d'espaces périurbains en large partie construits.

Références bibliographiques

- Aymonino C., (2000 [1971]), *Origini e sviluppo della città moderna*, Venise, Marsilio Editori.
- Duany A., Roberts P., Talen E., (2014), *A general theory of urbanism. Towards a system of assesment based upon garden-city principles*, Miami, Duany Plater-Zyberk & Company.
- Dutton J. A., (2000), *New American Urbanism*, Milan, Skira.
- Herbert G., (1963), « The Neighbourhood Unit Principle and Organic Theory », *The Sociological Review*, vol. 11, n°2, pp. 165-213.
- Hickmann R. et al. (dir.), (2015), *Handbook on Transport and Development*, Cheltenham, Edward Elgar Publishing.
- Howard E., (2003), *To-morrow: a peacefull path to real reform*, édition originale avec commentaires de P. Hall, D. Hardy et C. Ward, Londres, Routledge.
- Lloyd Lawhon L., (2009), « The Neighborhood Unit: Physical Design or Physical Determinism ? », *Journal of Planning History*, vol. 8, n°2, pp. 111-132.
- Magri S., Topalov C., (1987), « De la cité-jardin à la ville rationalisée. Un tournant du projet réformateur », *Revue française de sociologie*, vol. 28, n°3, pp. 417-451.
- New York City Landmarks Preservation Commission, (2007), *Sunnyside Gardens Historic District, Designation Report*.
- Novarina G., (2008), « Ildefonso Cerdà. La théorie générale de l'urbanisation », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n°22-23, pp. 248-251.
- Quiring C., (2011), *Ernst May*, Munich, Prestel Verlag.
- Parsons K. C., (1992), « British and American community design: Clarence Stein's Manhattan Transfer, 1924-1974 », *Planning Perspectives*, vol. 7, n°2, pp. 181-210.
- Parsons K. C. (dir.), (1998), *The Writings of Clarence S. Stein. Architect of the Planned Community*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.
- Perry C., (1929), « Planning a Neighborhood Unit, Principles Which Would Give Added Character, Convenience and Safety to Outlying Sections of Cities », *American City*, n°41, pp. 124-127.
- Roze T., (1978), « Les cités-jardins de la Région Île-de-France », *Cahiers de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région Île-de-France*, n°51.
- Rudlin D., Falk N., (2014), *Uxcester Garden City. Submission to the 2014 Wolfson Economics Prize*, Manchester, Urbed.
- Russell Tylor W., (1939), « The Neighbourhood Unit Principle in Town Planning », *The Town Planning Review*, vol. 18, n°3, pp. 174-186.
- Sadoux S., (2015a), « Concevoir et représenter l'utopie. La diffusion du modèle des garden cities en Grande-Bretagne, 1898-2015 », *Communication & Organisation*, n°48, pp. 25-38.
- Sadoux S., (2015b), « Ni ville, ni suburb. Le retour des garden cities en Grande-Bretagne », *Habiter autrement, Socio-anthropologie*, n°32, pp. 123-138.
- Sadoux S., Novarina G., Artis A., Parham S., Ames D., (2017), « La Garden City. Une référence pour la requalification de la ville diffuse », in P. Mantziaras, P. Viganò, I. Milbert (dir.), *Inégalités urbaines*, Genève, MetisPresses, pp. 195-212.
- Sitte C., (1990), *L'art de bâtir les villes*, Paris, Livre & Communication.
- Stein C., (1949), « Toward New Towns for America », *The Town Planning Review*, vol. 20, n°3, pp. 203-282.
- Stein C., (1957), *Toward New Towns for America*, New York, Reinhold Publishing.
- Stern R. A. M., Fishman D., Tilove J., (2013), *Paradise Planned: The Garden Suburb and the Modern City*, New York, Monacelli Press.
- Unwin R., (1981), *L'étude pratique des plans de ville. Introduction à l'art de dessiner les plans d'aménagement et d'extension*, Paris, L'Equerre Éditeur.
- Weiss M. A., (1990), « Developing and financing the 'garden metropolis': Urban planning and housing policy in twentieth-century America », *Planning Perspective*, vol. 5, n°3, pp. 307-319.

Biographies

GILLES NOVARINA est professeur d'urbanisme, chercheur au laboratoire Cultures Constructives, unité de recherche (LabEx) Architecture, Environnement & Cultures Constructives, à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, université de Grenoble Alpes. Spécialiste de la planification territoriale, du projet urbain et de l'analyse de la mobilité, il a notamment publié *Plan et projet. L'urbanisme en France et en Italie*, Anthropos, 2003, et, avec Natacha Seigneuret, *De la technopole à la métropole ? L'exemple de Grenoble*, Paris, Éditions du Moniteur, 2015.

gilles.novarina@free.fr

STÉPHANE SADOUX est directeur du laboratoire Cultures Constructives et directeur adjoint de l'Unité de Recherche (LabEx) Architecture, Environnement & Cultures Constructives, Ensag, université Grenoble Alpes. Ses recherches portent principalement sur l'urbanisme en Grande-Bretagne, et plus particulièrement sur l'histoire des *garden cities*. Il est l'auteur de « Ni ville, ni suburb : le retour des *garden cities* en Grande-Bretagne » *Revue Socio-Anthropologie*, 2015, « Concevoir et représenter l'utopie : la diffusion du modèle des *garden-cities* en Grande-Bretagne, 1898-2015 » *Revue Communication & Organisation*, 2015, et coauteur, avec Gilles Novarina, Susan Parham, Amélie Artis et David Ames de « La *garden city* : une référence pour la requalification de la ville diffuse », paru en 2017 dans l'ouvrage *Inégalités urbaines. Du projet utopique au développement durable*, sous la direction de Isabelle Milbert, Panos Mantziaras et Paola Viganò, aux Éditions Métis Presses.

Sadoux.s@grenoble.archi.fr